

12000/25

Chroniques de l'Asie

Bibliothèque Maison de l'Orient



139475



LE MANUSCRIT

DES

« CHRONIQUES » DE FROISSART A BRESLAU



ARMES les entrepreneurs de livres qu'occupa surtout, vers le milieu du xv^e siècle, le duc de Bourgogne Philippe le Bon, l'un des plus industriels fut David Aubert, de Hesdin en Artois, qui travailla, entre 1438 et 1475, à Bruxelles, à Hesdin, à Gand et sans doute dans d'autres villes encore¹. On possède de lui un grand nombre de manuscrits ornés de miniatures, qu'il a signés et généralement datés; ils se reconnaissent d'ailleurs à leur grosse écriture bâtarde, parfaitement lisible, mais dépourvue de tout caractère artistique².

1. A. Schultz, *Beschreibung der Breslauer Bilderhandschrift des Froissart*, Breslau, 1869, p. 6.

2. Une liste des manuscrits d'Aubert a été donnée par M. Paul Meyer, *Biblioth. de l'École des Chartes*, 6^e série, t. III, p. 303. Cf. l'Introduction du même à *Girart de Roussillon* (1884), p. clx. Il faut ajouter un manuscrit de Madrid (1462), décrit, par M. Durrieu (*Biblioth. de l'École des Chartes*, t. LIV, p. 273), dont le second tome est à Valenciennes (*Catal. général des manuscrits*, t. XXV, p. 295), le *Perceforest* du

Aubert est-il vraiment l'auteur, ou plutôt l'auteur unique, de tous les manuscrits in-folio qui sont sortis de son officine? Il est permis d'en douter. Ainsi nous connaissons, de la seule année 1468, trois ouvrages considérables signés d'Aubert : le *Livre de Romuléon*, à Bruxelles, la *Chronique de France* dans la même bibliothèque, et le quatrième tome de Froissart à Breslau. Même en travaillant nuit et jour, Aubert n'a guère pu, en une année, grosser, suivant l'expression du xv^e siècle, de si volumineux manuscrits.

La confection d'un livre de luxe exigeait la coopération de plusieurs artistes ou artisans, qui devaient obéir à une direction commune. Celui qui écrivait le texte savait nécessairement, à l'avance, de quelles miniatures il serait orné, en quels endroits il fallait ménager des blancs pour l'enlumineur; quelqu'un avait dû, au préalable, déterminer le nombre, le sujet et l'emplacement des illustrations¹. Le chef d'équipe, si l'on peut dire, n'était pas d'ordinaire l'enlumineur, mais celui qu'on appelait l'*écrivain*, un David Aubert, un Jean Wauquelin, un Miélot. Il pouvait être en même temps le traducteur ou l'auteur du texte; il pouvait même en être l'illustrateur. En sa qualité d'entrepreneur du livre, on le qualifiait d'*écrivain*; c'était à lui, comme à l'éditeur moderne, d'obtenir les concours nécessaires et de les rétribuer. Voici quelques exemples. Dans les comptes de Bourgogne, en 1449, Jehan Miélot est payé pour traduire des livres de latin en français et les *historier*²; en 1454, il est appointé en qualité de secrétaire du duc et *translateur* de ses livres, besogne qu'il dit l'avoir occupé pendant cinq cents jours entiers³; en 1458, il touche de l'argent « pour les peines et occupations qu'il avait à écrire et translater de latin en français plusieurs livres et y faire plusieurs histoires pour icelui ». Miélot était donc à la fois traducteur et peintre, ou, du moins, chargé d'indiquer les *histoires* que les enlumineurs devaient peindre dans les manuscrits exécutés sous sa direction. La preuve qu'un artiste, et même un artiste célèbre, pouvait être qualifié d'*écrivain* quand il ac-

Musée Britannique (Ward, *Catalogue*, I, p. 377), et d'autres encore. Je dois les éléments de cette note à l'amitié de M. Paul Meyer.

1. M. Henry Martin vient de montrer que le maître dirigeant l'illustration ne se contentait pas d'écrire ses instructions dans les marges mêmes des manuscrits, en haut ou en bas de la page, mais qu'il fournissait assez souvent à ses collaborateurs une esquisse de la miniature à exécuter. On possède un certain nombre de ces esquisses, dont M. Henry Martin a publié des spécimens (*Les Esquisses des miniatures*, dans la *Revue archéologique*, juillet-août 1904, p. 17-45).

2. Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. I, p. 400.

3. *Ibid.*, p. 437.

ceptait l'entreprise d'un livre de luxe, nous est fournie par un passage des comptes relatant un paiement fait à Simon Marmion, chargé d'exécuter le bréviaire du duc : « A Simon Marmion, escripvain demourant à Valenchiennes, sur le prix d'un bréviaire à ystorier, enluminer et mettre en fourme¹. » Évidemment, bien qu'il soit appelé ici *écrivain*, Marmion n'a pas calligraphié le bréviaire; il a confié cette besogne à d'autres et s'est réservé tout ou partie des enluminures. De même, un scribe aussi fécond que David Aubert a dû diriger un



BATAILLE D'AURAY
 MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE
 (Bibliothèque de Breslau.)

véritable atelier, comprenant des calligraphes formés à son école et des miniaturistes chargés les uns des initiales et des *intervalles*, les autres des bordures et ornements, d'autres enfin des petits tableaux appelés *histoires*. Dans un compte de 1497, Poyet est appelé *enlumineur et historieur*²; c'est donc, comme l'a vu Schnaase, que ces deux spécialités n'étaient pas ordinairement réunies³. *L'enlumineur* est proprement le peintre d'ornements, l'*historieur* est le peintre d'« histoires ».

En 1457, dans la préface de l'*Histoire abrégée des Empereurs*, con-

1. Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. II, p. 496.

2. Laborde, *Renaissance*, p. 273.

3. Schnaase, *Geschichte der Kunst*, t. VIII, p. 327.

servée à Bruxelles, Aubert rappelle que le duc de Bourgogne a eu dès sa jeunesse à ses gages « plusieurs translateurs grands clercs, experts orateurs, historiens et écrivains, et en diverses contrées en gros nombre diligemment labourant ». Il est remarquable que ce passage ne fait pas mention des miniaturistes et je me demande s'il n'est pas permis d'en conclure que le mot *historien* a ici le même sens qu'*historieur* dans le compte cité de 1497. Des quatre genres de spécialistes qu'énumère Aubert, les deux premiers s'occupent de la rédaction du texte : ce sont les *translateurs* et les *orateurs* ; les deux derniers ont soin de l'exécution matérielle : ce sont les *écrivains* (dans le sens restreint de scribes) et les *historieurs* (dans le sens d'enlumineurs). Je crois que le travail de ces spécialistes était dirigé et contrôlé par l'écrivain (au sens large), qui pouvait être aussi le scribe, mais ne l'était pas nécessairement.

Le manuscrit des *Chroniques* de Froissart conservé à la bibliothèque de la ville de Breslau a été écrit par Aubert ou sous sa direction, en 1468 et 1469, pour le fils naturel de Philippe le Bon et de Jeannette de Presles, Antoine de Bourgogne, dit le Grand Bâtard, comte de la Roche en Ardennes (1421-1504). La date de 1469 est inscrite à la fin du second volume, celle de 1468 à la fin du quatrième : « grosse par David Aubert, l'an de grâce Notre Seigneur mil CCCCLXVIII ». Ainsi, le quatrième volume a été terminé un an avant le second ; cela ne se comprendrait guère, si David Aubert les avait écrits en entier lui-même, tandis que, s'il les a donnés à d'autres copistes, on conçoit que l'un ait pu s'acquitter de sa tâche plus rapidement que l'autre. La signature d'Aubert équivaldrait, dès lors, à une garantie de bonne exécution et de correction, mais non pas à : « *propria manu exaravit* ».

L'ouvrage se compose de quatre grands in-folio, contenant respectivement 361, 428, 382 et 333 feuillets (au total 1504). Chaque volume est relié en velours noir tendu sur des planchettes et consolidé par des appliques et fermoirs en laiton doré, dont plusieurs sont ornés des armes du prince, cerclées des insignes de la Toison d'Or. En dehors des lettres et des « intervalles », il y a 223 miniatures, dont 29 grandes et 194 petites, distribuées fort inégalement entre les volumes, car le premier en compte 117 et le quatrième 23 seulement. Les miniatures des tomes I, II et IV sont des grisailles ou des camaïeux, celles du tome III sont exécutées en couleurs. Il y a des différences importantes entre les grisailles, dont les unes sont des grisailles *stricto sensu*, tandis que les autres sont rehaussées de

bleu et de rose; les fonds de paysage sont souvent relevés de couleurs pâles. Dans les camaïeux, les parties nues des figures, les vêtements, les armures, les fonds de ciel et de paysage sont toujours peints; l'or y est employé sans ménagement; il est prodigué dans les initiales et les bordures des quatre volumes. Alwin Schultz, en 1869, a cru discerner sept mains différentes dans les miniatures, d'ailleurs assez grossières, du premier volume et les grisailles 2-5 du tome IV; les bordures seraient l'œuvre d'autres artistes peu habiles. Quant aux miniatures des trois autres volumes, il les attribuait à



BATAILLE DEVANT BORDEAUX
 MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE
 (Bibliothèque de Breslau.)

un même excellent peintre; mais il reconnaissait au moins une autre main dans les belles bordures de ces volumes. Celles-ci offrent une variété inépuisable de motifs : fleurs, feuilles et fruits, oiseaux et papillons, entremêlés de figures humaines et d'animaux : musiciens, soldats, singes, ours, marçassins, lions héraldiques tenant les armoiries du Bâtard, le tout exécuté avec une finesse merveilleuse en tons éclatants où dominant l'or, le bleu d'outremer, le rouge et le vert¹.

A la fin de chaque volume est inscrite d'une main peu expérimentée — suivant Schultz, celle du Bâtard lui-même — la devise :

1. Schultz, *op. laud.*, p. 8.

« *Nul ne s'y frote* ». Sous ces mots on lit « *ob* [avec *b* barré] *de bourgogne* » et, au-dessus, les lettres *nie* dans une bandelette. Ces inscriptions posent des questions qui ne paraissent pas avoir été résolues encore. Elles se retrouvent dans des manuscrits d'Antoine conservés à Dresde et à Copenhague, ainsi que dans le Valère Maxime de Breslau, qui a appartenu à ce prince. Une autre devise inscrite dans un volume du Froissart, *Nul ne laproche A de Bourg[og]ne*, reparaît dans le manuscrit de Copenhague; Schultz a songé à l'attribuer au petit-fils du Bâtard, Adolphe de Bourgogne, qui mourut amiral de Flandre en 1540, mais en reconnaissant que cette hypothèse est très douteuse. Il semble probable que le *b* barré du mot *ob* doit signifier « bâtard »; mais peut-on admettre que les lettres *ob* signifient « au bâtard », en considérant *o* comme une abréviation pour *au*? Quant aux lettres *nie* dans la bandelette, je ne crois pas qu'on en ait proposé d'explication.

Nous sommes mal informés sur la bibliothèque du Grand Bâtard, mort en 1504, et sur les circonstances de sa dispersion. Suivant un témoignage du XVIII^e siècle, elle était conservée au château de la Roche dans les Ardennes; elle paraît avoir été vendue au XVI^e siècle. Des manuscrits de cette provenance existent à Bruxelles, à La Haye, à Dresde, à Gotha, à Copenhague et ailleurs encore¹. Tout ce qu'on sait touchant le manuscrit de Froissart, c'est qu'il appartient à l'humaniste silésien Thomas Rhediger (1541-1576) et qu'il fut légué par lui à la bibliothèque qu'il avait fondée à Breslau. Plus tard, en 1704, la même bibliothèque reçut de Veit Ferdinand von Mudrach un autre manuscrit à miniatures ayant appartenu au Bâtard, la traduction de Valère Maxime par Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse, en deux volumes in-folio. Au XVIII^e siècle, la bibliothèque de Breslau eut pour conservateur Jean-Gaspard Arletius (1707-1784), dont le neveu et successeur, Jean-Ephraïm Scheibel, a décrit le manuscrit de Froissart en 1794. Il fit observer que le second volume avait été mutilé

1. M. Léopold Delisle veut bien me signaler, outre le Froissart et le Valère Maxime de Breslau (dont les belles miniatures doivent être publiées par M. Julius Brann), deux mss. de la *Chronique de Pise* à la Bibliothèque Nationale (f. fr. 9041, 17267), un Boccace et un *Rational* de Guillaume Durand à l'Arsenal, une *Apocalypse* à Dresde, un Quinte-Curce à Copenhague, une *Cité de Dieu* et un ms. de Christine de Pisan aux archives de Turin, des *Heures* chez M. Thompson, un *Monstrelet* (n° 451 de l'*Appendice* de la Bibliothèque Ashburnham), un *Miroir historique* (Barrois, n° 3), un livre de Jac. Le Grant, vendu par M. Labitte le 18 mars 1879. On trouvera des indications complémentaires dans la brochure citée de M. A. Schultz, p. 4.

avant 1762 par un individu qui se le fit prêter et en arracha sept feuillets; le voleur était certainement un homme de goût, car les miniatures de ce volume sont précisément les plus belles de toutes. Je ne sais pas qu'on les ait encore signalées ailleurs. En 1762, le manuscrit fut montré au prince royal de Prusse, plus tard Frédéric-Guillaume II. Je ne sais pourquoi Schultz omet de rapporter qu'en 1777 d'Alembert obtint de Frédéric le Grand qu'il fût envoyé en communication à Dacier, qui préparait une édition de Froissart dont on a tiré les 70 premières feuilles. Le fait est affirmé par Buchon, qui



DÉFAITE DES GANTOIS DEVANT BRUGÈS
 MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE
 (Bibliothèque de Breslau.)

ajoute : « Après l'avoir conservé plusieurs mois entre ses mains et collationné soigneusement avec quelques autres manuscrits, M. Dacier s'assura bientôt que le nombre et le coloris brillant des dessins et la beauté du vélin en avaient fait toute la réputation et il le renvoya à Breslau après avoir fait une copie figurée de quelques lignes du commencement et de la fin de chacun des volumes. *J'ai ce fac-similé en ma possession.* » Ce dernier détail ne laisse guère place au doute, malgré le silence absolu des archives de la bibliothèque de Breslau et celui du bibliothécaire Scheibel qui, en 1794, publia une notice historique sur le Froissart. Le manuscrit, prêté en décembre 1777, devait être de retour à Breslau dans le courant de 1778, car, au mois de décembre de cette année, le prince de Prusse, de passage

à Breslau avec Frédéric le Grand, emprunta et garda pendant deux mois le premier volume dans son appartement de la Résidence royale. Il n'est pas exact, quoi qu'en ait dit M. Schultz, qu'Arletius ait hésité à le lui prêter. Buchon, suivi par Kervyn de Lettenhove, a raconté que les habitants de Breslau tenaient tellement au manuscrit de Froissart que, lors de l'occupation de la ville par l'armée française à la fin de 1806, ils auraient fait insérer dans la capitulation un article spécial pour sauvegarder leur trésor. Voici quelques détails précis à ce sujet. J'ai vérifié le texte de la capitulation de Breslau dans le *Moniteur* du 7 janvier 1807. Il est question, dans ce document, de plusieurs établissements scientifiques, tels que l'Université et l'Observatoire; l'article 12 seulement ajoute la clause : « Les Bibliothèques seront aussi respectées. » Toutefois, le 17 février de la même année, l'intendant général Lespérut réclama, au nom de la France, la livraison du Froissart. Le bibliothécaire Scheibel répondit que la Bibliothèque impériale de Paris possédait un manuscrit de cet auteur qui était tout aussi bon que celui de Breslau. Cette réponse fut apparemment jugée satisfaisante, car le manuscrit, qui avait déjà été transié à l'hôtel de ville pour être livré à l'Intendance, fut rapporté à la bibliothèque. Ainsi l'on peut dire que Scheibel, mort en 1809, a conservé ces précieux volumes à Breslau¹.

En 1837, le roi de Prusse fit envoyer le Froissart à Berlin, dans le dessein de le montrer au comte de Laborde. Ce savant raconte lui-même² qu'il était allé chercher ce manuscrit à Breslau, lorsqu'il apprit du bibliothécaire que les quatre volumes l'attendaient dans la capitale prussienne. « Je me reproche, après bientôt douze ans, écrivait-il en 1849, de n'avoir pas mieux mis à profit une si flatteuse complaisance; mais avec un peu d'enthousiasme on est prompt à entreprendre, avec beaucoup de conscience on est lent à mettre au jour des travaux de ce genre. » Bien d'autres que Laborde ont fait l'expérience de cette vérité.

Dans une lettre à Buchon, publiée par ce dernier dans sa seconde édition des *Chroniques* de Froissart³, Laborde a apprécié, avec la sûreté ordinaire de son coup d'œil, la valeur du manuscrit de Breslau : « Sous le rapport des ornements, écrit-il, les miniatures du premier volume sont indignes de la moindre attention, mais celles

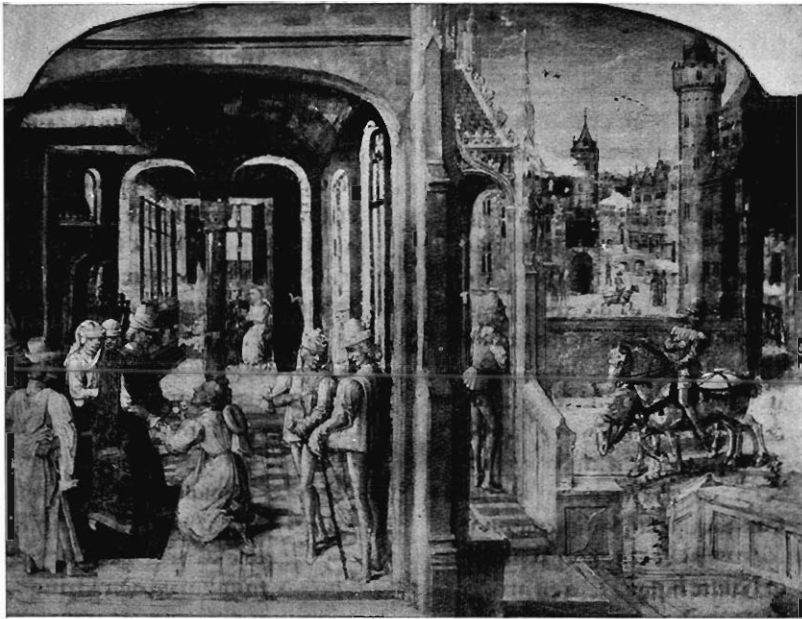
1. Renseignements communiqués par M. le bibliothécaire prof. Markgraf, à la demande de M. Julius Brann.

2. Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. I, p. LXXXIX.

3. *Chroniques de Froissart* (Panthéon littéraire), t. III, p. 377.

des trois autres, du quatrième surtout, rappellent le plus beau temps de l'école flamande : c'est du van Eyck vu avec une lorgnette retournée.»

Antérieurement à 1869, Kervyn de Lettenhove et Siméon Luce virent voir le manuscrit à Breslau ; ce dernier savant reconnut, après Dacier et Buchon, qu'il était sans valeur pour la constitution du texte et ne s'en occupa pas davantage. En 1869, Alwin Schultz, alors *privatdocent* d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de



RÉCEPTION DE FROISSART PAR LE COMTE DE FOIX
MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque de Breslau.)

Breslau, publia une description détaillée et consciencieuse du manuscrit, comme offrande (*festgeschenk*) à la Société pour l'histoire des arts plastiques de Breslau ; cette brochure in-4°, devenue fort rare et dont j'ai eu beaucoup de mal à me procurer un exemplaire, contient une description sommaire de toutes les miniatures, avec renvois aux pages de la première édition de Buchon. Elle est accompagnée d'une photographie jaunie de la bataille devant Bruges et de six planches autographiées, sur lesquelles Schultz a reproduit lui-même, en dessins au trait, un certain nombre de miniatures et de motifs de décoration. Il n'est pas question du manuscrit de Breslau dans les deux volumes illustrés consacrés aux manuscrits de Froissart par Hum-

phreys en 1844 et 1845¹; je n'en trouve non plus aucun spécimen dans le Froissart illustré publié en 1880 par M^{me} de Witt. En revanche, beaucoup de belles miniatures du manuscrit de Breslau ont été gravées sur bois dans l'*Histoire des pays d'Occident au moyen âge* de Hans Prutz, publiée en 1887 dans la collection Oncken²; j'ai aussi reçu d'un correspondant de Breslau l'épreuve isolée d'une planche en couleurs, d'ailleurs mauvaise, d'après une des miniatures, exécutée pour un ouvrage dont on n'a pu déterminer le titre et qui n'a peut-être jamais paru. Courajod, en 1883, se rendit à Breslau, vit le manuscrit et fit photographier quelques-unes de ses miniatures; mais il n'en publia aucune³ et n'en parla point, que je sache, dans ses leçons de l'École du Louvre consacrées à l'art franco-flamand. En 1903, grâce à l'obligeance d'un amateur silésien, M. Julius Brann, et aux relations que le musée de Breslau a nouées avec celui de Saint-Germain, j'ai pu faire photographier vingt-deux miniatures, c'est-à-dire à peu près la dixième partie de ce vaste recueil. Je sais que le directeur de la bibliothèque de Breslau autoriserait volontiers à photographier tout le manuscrit; mais ce serait une entreprise coûteuse et il est à souhaiter que les amateurs de Breslau en fassent eux-mêmes les frais, d'autant plus que l'attention a été vivement appelée sur le manuscrit pendant les derniers mois de 1903, au cours d'une exposition de miniatures à Breslau, où il occupait naturellement, à côté du Valère Maxime, la place d'honneur³.

Schultz s'expliquait difficilement comment des artistes de valeur aussi inégale avaient pu collaborer à un même ouvrage. Ces disparates sont cependant assez fréquentes dans les manuscrits à nombreuses miniatures. Dans l'*Histoire du bon roi Alexandre* de la collection Dutuit, les illustrations que M. Durrieu attribue aux « artistes secondaires » sont aussi mauvaises que celles du premier volume de Froissart, alors que les plus belles miniatures des deux manuscrits sont d'autant plus comparables qu'elles semblent être sorties du même atelier. Bien que les miniatures du tome I^{er} du Froissart soient enfantines, elles abondent en détails archéologiques intéressants; il m'a semblé utile d'en faire reproduire un spécimen, parce

1. H. N. Humphreys, *Illuminated illustrations of Froissart*, Londres, 1844, 1845.

2. Des miniatures du ms. de Breslau sont reproduites aux p. 431, 435, 437, 438, 443, 447, 469, 471, 567, 612, 613, 624, 639, 674, 677, 736. Le même ouvrage contient de nombreuses gravures d'après le Valère Maxime de Breslau et les *Miracles de Notre-Dame* d'Oxford.

3. Voir Julius Brann, *Revue archéologique*, 1903, II, p. 420 et suiv.

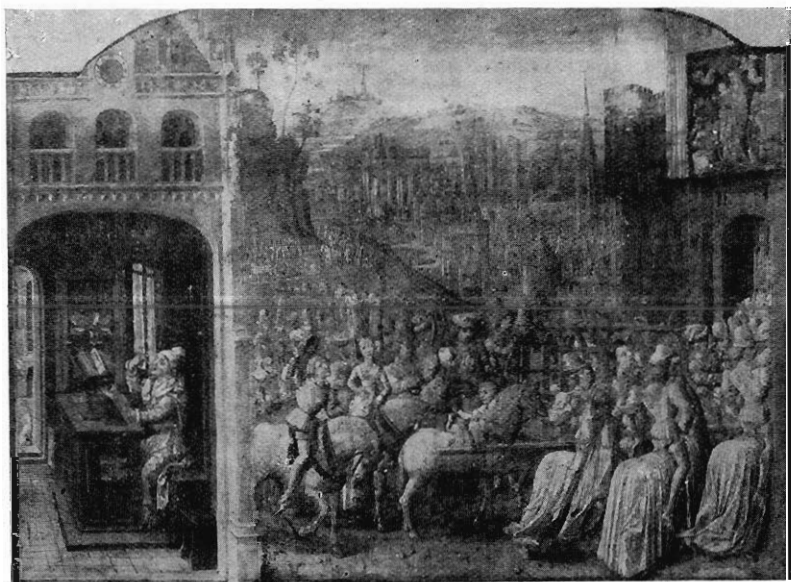
Les illustrations, les gravures, les peintures.

(1) Courajod, 1883
II 398 (p. 398, les gravures du livre de Richard II)

que, vu leur peu d'intérêt artistique, elles ont été complètement négligées jusqu'à ce jour. Je vais décrire succinctement celles dont je possède des photographies, en suivant l'ordre du manuscrit, avant de passer aux œuvres capitales qui en justifient la célébrité.

1, 2. Deux scènes de la bataille de Cadsand (1337). A gauche, Édouard d'Angleterre sur un vaisseau, accompagné d'archers; à droite, combat livré aux Flamands par les Anglais qui sont descendus à terre.

3. Édouard passe la Somme à Blanche-Tache (1346); au premier



ENTRÉE DE LA REINE ISABEAU A PARIS
MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque de Breslau.)

plan, un canon. Les archers anglais sont encore engagés dans le gué de la rivière. Au fond à gauche, un château avec cinq tours, de l'architecture du xv^e siècle.

4. Bataille de Crécy (1346); composition sans valeur aucune et presque comique dans sa naïveté.

5. Reprise de Calais par les Anglais (1349). Les flots agités de la mer sont assez bien indiqués et l'architecture des châteaux forts est intéressante; elle ne paraît pas être tout à fait de fantaisie.

6. Composition en deux parties : à gauche, la bataille de Poitiers, tableau aussi dénué de valeur que celui de la bataille de Crécy;

à droite, des ecclésiastiques ensevelissent les morts, enveloppés d'un simple linceul et sans bière, sous le pavé de l'église. Une bien meilleure miniature de la bataille de Poitiers, dans un manuscrit parisien de Froissart, a été publiée par M. Humphreys ¹.

7. Siège de Paris. Un soldat anglais tient une bombarde. L'architecture est de fantaisie.

8. Défaite des Anglais par Brocard de Fenestrance (1359). Très mauvaise composition.

9. Le roi Édouard entrant en campagne (1359). Cette miniature offre de l'intérêt pour l'histoire de l'artillerie; on voit, au premier plan, un canon tiré par deux chevaux en flèche, dont le premier est monté par un servent.

10. Bataille de Cocherel (1364). L'artiste a voulu figurer une mêlée de cavaliers; mais il n'y a ni vie, ni mouvement, ni correction de dessin.

11. Bataille d'Auray (1364). Combat de cavalerie, avec des chevaux mal dessinés et dans des attitudes impossibles (gravé ci-dessus).

12. Avec cette miniature, qui appartient au tome II, nous rencontrons enfin un chef-d'œuvre. Le sujet est la bataille livrée devant Bordeaux en 1369 ². Je ne sais si la vue très détaillée de la ville représentée au fond est fantastique ou seulement « arrangée »; deux Bordelais, que j'ai consultés à ce sujet, ont exprimé des opinions différentes ³. Mais la mêlée est rendue avec une verve et un sentiment du pittoresque vraiment admirables; quelques-unes des têtes grimaçantes des combattants font songer à des figures de Mantegna ou d'Albert Dürer.

13. Défaite des Gantois devant Bruges (1382), autre chef-d'œuvre. La vue de Bruges est certainement exacte, du moins dans ses grandes lignes; la porte qui figure au premier plan existe encore; l'hôtel de ville et le beffroi sont reconnaissables. Un détail curieux est le canon à triple bouche que l'on aperçoit à gauche: c'est peut-être la plus ancienne représentation d'un engin de guerre analogue aux mitrailleuses du XIX^e siècle.

14. Défaite des Flamands à Rosbecq (1382). Au fond, on voit

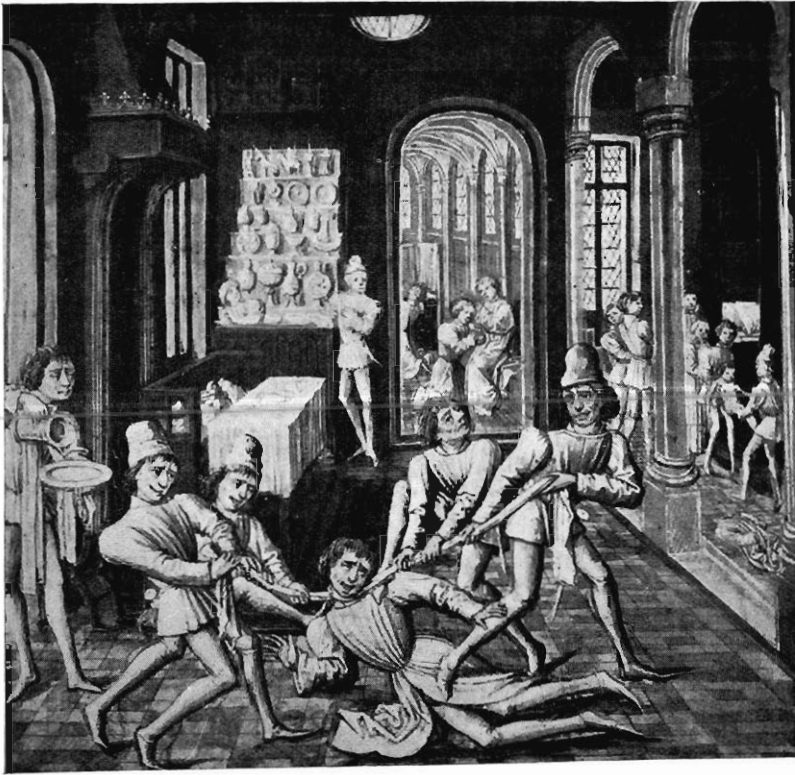
1. Humphreys, *Illuminated illustrations of Froissart*, 1843, pl. 29.

2. « Comment le comte de Canteburge [Cambridge] et le comte de Pembroke prirent la garnison de Bourdeille par grand avis » (*Chroniques*, éd. Buchon, t. XV, p. 89).

3. Comparez la gravure de Bercy (1660), vue panoramique de Bordeaux reproduite dans l'*Histoire de Bordeaux* de C. Jullian, p. 390.

la tente d'Artevelde, devant laquelle se tient le roi de France; à droite, des soldats sont occupés à pendre un homme nu à un arbre. Il y a quelque disproportion entre les figures, mais l'artiste a parfaitement rendu l'acharnement et la férocité des combattants.

15. Défaite des Flamands à Dunkerque (1383). L'encadrement est d'une merveilleuse variété : en bas, un homme et une femme



ASSASSINAT DU DUC DE GLOUCESTER
MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque de Breslau.)

velus, du type des « *sauvages* » familier au théâtre et à l'art du xv^e siècle, portent les armoiries barrées du Grand Bâtard. La vue de Dunkerque semble fidèle et mériterait d'être contrôlée sur les lieux.

16. Première miniature du tome III (c'est celle dont il existe une gravure en couleurs). A gauche, Froissart est reçu par le comte de Foix; au fond, il s'entretient avec lui. Sur le perron du palais, un écuyer à cheval, tenant le cheval du chroniqueur. Cette miniature paraît avoir un peu souffert par suite de frottements, mais elle est

d'une très belle ordonnance et les figures, comme l'architecture, en sont remarquables.

17. Entrée de la reine Isabeau à Paris (1389), dans une litière portée par quatre chevaux. Le cortège, venant de l'est, va s'engager sous la porte Saint-Denis, surmontée d'un tableau qui représente la Vierge et l'Enfant couronnés par des anges¹. Plus loin, on aperçoit l'église Saint-Jacques de la Boucherie, Notre-Dame, le Châtelet, la Bastille, Montmartre et le Mont-Valérien surmonté d'un grand calvaire, au pied duquel serpente la Seine. Cette miniature, gravée sur bois dans l'ouvrage cité de M. Prutz, était inconnue de M. Babeau quand il a donné la liste des images de ce genre qui représentent des vues de Paris²; elle mérite d'être signalée aux historiens de notre ville et devrait être reproduite en couleurs d'après une aquarelle très soignée. A gauche, dans une maison, on voit Froissart assis à sa table de travail, avec son manuscrit devant lui, levant la plume dans l'attitude de la réflexion.

18. Admirable miniature représentant le *Bal des Ardents* à l'hôtel de Saint-Pol, le 29 janvier 1392³. Cinq danseurs, costumés en « sauvages », ont pris feu, par suite de l'imprudence du duc d'Orléans, qui a approché une torche de l'un d'eux. Nantouillet s'est précipité dans l'office et se plonge dans un cuvier, tandis qu'un serviteur verse un seau d'eau sur lui; un autre danseur est tombé à terre; un chevalier essaie d'éteindre le feu qui le brûle en le frottant avec un pan de son habit. Le duc d'Orléans, cause de la catastrophe, fait un geste de douleur; le roi, effrayé, se presse auprès des dames; la reine se trouve mal et tombe évanouie entre les bras d'une dame et d'un chevalier. Le mur du fond est occupé par un buffet-dressoir, sur lequel s'étagent des vases de prix, dont l'un affecte la forme d'un vaisseau. Au-dessus de la porte; dans une loge, est placé un orchestre de musiciens. La même scène figure dans plusieurs manuscrits illustrés de Froissart, par exemple, dans le n° 2646 de la Bibliothèque Nationale⁴ et dans un manuscrit du Musée Britannique reproduit par Humphreys⁵. Cette dernière miniature est analogue à celle de Breslau, bien que très inférieure; on y voit aussi l'orchestre

1. Ce tableau est décrit par Froissart, *Chroniques* (éd. Buchon), t. II, p. 4.

2. Babeau, *Bull. de la Soc. de l'Histoire de Paris*, 1897, p. 42. L'auteur renvoie, entre autres, au manuscrit des *Grandes Chroniques* (Bibl. Nat., f. fr. 6485, p. 25, 57, 104, 429) et à deux mss. de Froissart (*ibid.*, 2645, 2646).

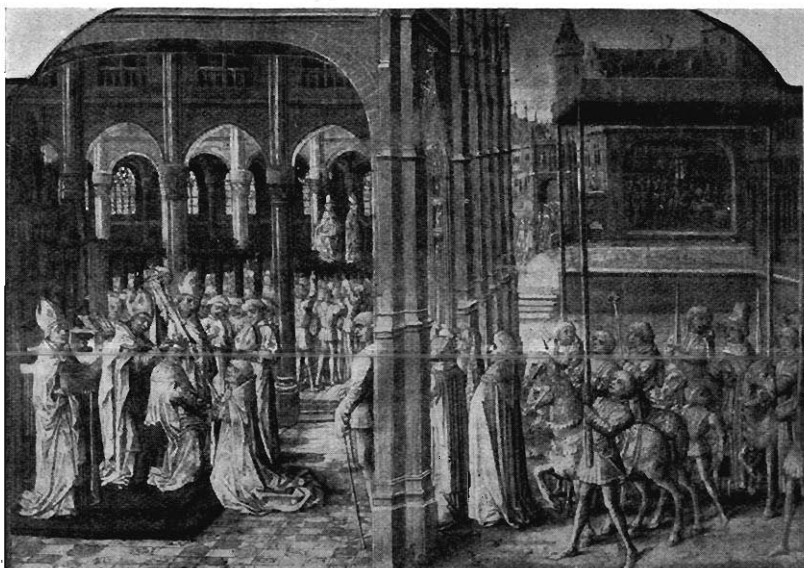
3. Reproduite en tête du présent article.

4. Reproduite en couleurs dans le *Froissart* de M^{me} de Witt, pl. à la p. 806.

5. Humphreys, *Illuminated illustrations of Froissart*, 1874, pl. 32.

et le dressoir, mais la vue de l'office et de la cour fait défaut. Les « sauvages » ont laissé tomber leurs massues, ce qui prouve qu'ils étaient représentés en Hercules; c'est là un type assez fréquent dans les séries de statuette de bronze et de fer et qu'on a parfois considéré comme antique, bien qu'il appartienne au xiv^e et au xv^e siècle¹.

19. Assassinat du duc de Gloucester, étranglé dans une salle à manger (1397). A droite, on porte le duc sur un lit; au fond, il se



COURONNEMENT D'HENRI IV D'ANGLETERRE
MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque de Breslau.)

confesse. Le fond de la salle à manger est orné d'un dressoir où figurent des vases analogues à ceux de la scène précédente.

20. Couronnement d'Henri IV, roi d'Angleterre, dans l'église de Westminster (1399). A droite, les porteurs du baldaquin royal avec leurs chevaux.

21. Bataille de rues à Cirencester (1400), scène rendue avec une étonnante vivacité. L'architecture des maisons anglaises ne diffère pas essentiellement de celle des maisons flamandes; je ne sais s'il est permis de conclure de cette miniature que l'artiste avait traversé la Manche.

1. Voir Longpérier, *Œuvres*, t. IV, p. 48 et suiv.

22. La dernière miniature du quatrième volume est une des plus belles de toute la série; elle représente les funérailles de Richard II (1400), porté sur un char que traînent quatre chevaux en flèche¹. Le cortège sort de la Tour de Londres, se dirigeant vers Cheapside. Une mauvaise représentation du même épisode se voit dans un manuscrit de Froissart à Londres². La vue de Londres me paraît de fantaisie; dans la Tamise, beaucoup trop étroite, nagent des cygnes, souvenir des canaux de Bruges. Les types des chevaux trahissent l'influence de ceux du grand retable de van Eyck à Gand. Le cortège est figuré deux fois : au fond on l'aperçoit au moment du départ; au premier plan, c'est le même cortège sortant de la Tour.

Il serait inutile de chercher à identifier les miniaturistes qui ont illustré le premier volume de cet ouvrage; ce sont des praticiens vulgaires, comme il devait y en avoir des centaines au xv^e siècle, et qui, à la différence des miniaturistes plus habiles, semblent rester étrangers au progrès qui emporte d'un mouvement si rapide le grand art pictural de leur temps. Gothiques attardés en pleine Renaissance, ils ont hérité d'une tradition populaire qui peut se comparer à celle de l'imagerie d'Épinal. On voudrait pourtant savoir où et comment ils se formaient, s'ils inventaient leurs compositions ou se contentaient de les exécuter d'après des croquis; je ne sache pas que ces questions intéressantes aient encore été abordées, car l'on a surtout étudié jusqu'à présent, parmi les miniatures, celles que leur mérite rapproche des productions du grand art.

Alwin Schultz attribuait à un même artiste toutes les belles miniatures des tomes II, III et IV. Incontestablement, elles ont des caractères communs; mais j'hésite, pour ma part, à y reconnaître la même main. Les scènes de bataille, avec leurs guerriers aux expressions féroces, me semblent différer sensiblement de l'entrée d'Isabeau à Paris, de l'arrivée de Froissart chez le comte de Foix, des funérailles de Richard II à Londres. Quant à l'hypothèse émise (sous toutes réserves) par Schultz, que les belles miniatures seraient de Loyset Liédet, l'illustrateur de roman du Charles Martel écrit de 1463 à 1465 par Aubert, elle ne soutient pas l'examen : Liédet est un de ces miniaturistes féconds et médiocres, comme Vrelant, dont les œuvres ne peuvent être confondues avec celles du manuscrit de

1. Cette miniature a été reproduite en tête de ma petite *Histoire générale des arts plastiques*, publiée sous le titre d'*Apollo*, Paris, Hachette, 1904, in-16.

2. Humphreys, *op. laud.*, pl. 36.

Breslau, les unes beaucoup plus mauvaises, les autres de qualité bien supérieure.

Il existe entre les belles miniatures de Breslau des analogies assez étroites pour que nous les rapportions au même atelier, en laissant de côté la question délicate des mains qui ont pu les exécuter. Or, cet atelier a produit d'autres œuvres également belles, sur lesquelles une étude récente de M. Durrieu a jeté un jour inattendu. Dans le manuscrit de la collection Dutuit, *l'Histoire du bon roi*



BATAILLE DE RUES A CIRENCESTER
MINIATURE DES « CHRONIQUES » DE FROISSART, XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque de Breslau.)

Alexandre, ce savant a signalé un petit nombre de compositions qu'il a attribuées au maître du manuscrit de la *Conquête de la Toison d'Or*; il a proposé d'identifier ce dernier avec l'auteur des admirables grisailles du tome II des *Miracles de la Vierge*, conservé à la Bibliothèque Nationale. Après avoir exprimé le regret de ne pas connaître le Froissart de Breslau, M. Durrieu ajoutait : « Des photographies que j'ai eues sous les yeux me donnent à penser qu'il doit y avoir dans le Froissart des images semblables aux délicieuses grisailles des *Miracles de la Vierge* et aux illustrations qui sont de la même main dans *l'Histoire du bon roi Alexandre*. »

M. Durrieu me paraît avoir raison. En étudiant, à la Bibliothèque Nationale, le tome II des *Miracles de la Vierge*, j'ai constaté

que, malgré la différence des sujets, il existe des ressemblances très grandes entre les miniatures de Breslau et celles de Paris. Je signalerai notamment, comme points de comparaison, les versos des feuillets 1 et 12 des *Miracles de la Vierge*; les analogies portent à la fois sur l'architecture, sur le paysage, sur les types des hommes et des chevaux. Je suis moins certain que les belles miniatures du manuscrit Dutuit soient de la même main; mais c'est là une question secondaire qui ne doit pas nous retenir ici.

Passant en revue les miniaturistes de Philippe le Bon vers 1465 et procédant par exclusion, M. Durrieu est arrivé à l'hypothèse très intéressante que l'auteur des grisailles serait celui dont on ne possède encore aucune œuvre certaine, Philippe de Mazerolles ou de Marolles, valet de chambre et enlumineur de Charles le Téméraire. Ce Philippe travailla à Bruges, mais il était Français, peut-être de Mazerolles en Poitou. En 1469, il fut inscrit dans la guilde de Bruges, où il mourut vers 1480; à ce moment, les biens qu'il possédait à Bruges furent confisqués par le duc de Bourgogne, en querelle avec Louis XI, ce qui prouve qu'il était resté Français. Or, l'auteur des belles miniatures de Breslau est, comme nous l'avions vu, un habitant de Bruges, familier avec les monuments et les aspects de cette ville; mais il connaît aussi Dunkerque, Paris et peut-être Bordeaux, ce qui laisse à présumer qu'il est Français. Au point de vue chronologique, l'hypothèse qui attribuerait les miniatures de Breslau à Philippe de Mazerolles ne souffre pas de difficultés. Le manuscrit a été achevé d'écrire en 1469; or, on sait que le travail des enlumineurs ne commençait qu'une fois la copie terminée¹. Comme c'est précisément en 1469 que Philippe se fit inscrire dans la guilde de Bruges, on peut supposer qu'il y fut appelé par David Aubert pour illustrer les trois derniers volumes du manuscrit ou en diriger l'illustration. Le fait qu'un valet de chambre de Charles le Téméraire a pu travailler pour le demi-frère de ce prince, le Grand Bâtard, n'a rien qui puisse paraître anormal.

Mais alors même que ces indices nous feraient défaut, il y aurait des raisons pour attribuer à un artiste français les grisailles du Froissart comme celle des *Miracles de la Vierge*: c'est que l'influence de Fouquet y est sensible, en particulier dans le caractère réaliste de l'architecture, si différente de l'architecture fantaisiste qu'on trouve, dix ans plus tôt, dans le manuscrit des *Grandes Chro-*

1. Cf. Durrieu, *Jacques de Besançon*, p. 52.

niques de Saint-Pétersbourg¹. M. Durrieu a montré, dans son livre sur Jacques de Besançon, que les miniaturistes subirent l'influence de Fouquet entre 1469 et 1471, c'est-à-dire précisément à l'époque où ont dû être exécutées les miniatures du Froissart de Breslau; Fouquet était alors dans tout l'éclat de sa renommée, consacrée par le suffrage de Louis XI qui, en créant en 1469 l'ordre de Saint-Michel, avait commandé le frontispice des statuts au peintre tourangeau².

Bruges, de 1450 à 1480 environ, fut le grand centre de la fabrication des livres de luxe. Comme l'a dit récemment M. Weale³, l'école locale des artistes ne pouvait suffire aux commandes; on y attira d'abord des artistes d'Utrecht, puis on en fit venir de France et sans doute aussi de la vallée du Rhin. Lors donc qu'on parle d'une école brugeoise, ou, suivant l'expression que préfère M. Durrieu, ganto-brugeoise, il ne faut pas oublier que Bruges était plutôt un centre de diffusion que de production et qu'un manuscrit enluminé et écrit à Bruges n'appartient pas nécessairement à l'école flamande. Entre l'œuvre essentiellement flamande, le *Bréviaire Grimani*, et une œuvre essentiellement française comme la collection des Fouquet de Chantilly, il y a nombre d'œuvres intermédiaires, qui participent à des degrés différents de l'une et de l'autre école; je crois que le Froissart de Breslau est parmi celles-là et que cette circonstance, loin d'en diminuer la valeur, le recommande tout particulièrement à l'attention des historiens de la miniature.

SALOMON REINACH

1. Toutes les miniatures de ce manuscrit, dont les lecteurs de la *Gazette* ont eu naguère la primeur, viennent d'être publiées en héliogravure dans le t. XI des *Monuments Piot*.

2. Cf. Durrieu, *Jacques de Besançon*, p. 29, et *Gazette archéologique*, 1889, p. 61, pl. XIV.

3. Weale (*Burlington Magazine*, 1903, II, p. 322).



LES IVOIRES GOTHIQUES FRANÇAIS

DES MUSÉES SACRÉ ET PROFANE

DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE



Les précieux objets d'art qui sont exposés aujourd'hui dans les salles historiques de la Bibliothèque Vaticane et distribués, selon la nature des objets, en deux collections distinctes connues sous les noms de Musée sacré et de Musée profane, doivent leur origine à la munificence du pontife Benoît XIV.

Ce pape, en l'année 1756, ordonna que les trois remarquables collections d'objets d'art acquises par le cardinal Gaspare Carpegna, par l'archéologue florentin Filippo Buonarroti, et par le patricien romain Francesco Vettori fussent disposées dans un musée indépendant joint à la Bibliothèque Vaticane. Les nombreuses et remarquables acquisitions faites ensuite par Clément XIII, par Pie VII, qui, en 1820, acheta la collection Mariotti, et enfin celles non moins considérables dues à la munificence de Grégoire XVI et de Pie IX ont amené le Musée sacré et le Musée profane de la Bibliothèque

